

CO
éditions
/ ROMAN

François Ruiz

Des îlots d'Atlantide



François Ruiz

Des îlots d'Atlantide

Roman



Sommaire

1	1
2	8
3	18
4	23
5	27
6	32
7	36
8	40
9	51
10	54
11	57
12	61
13	64
14	70
15	77
16	82
17	85
18	91
19	95
20	106
21	110
22	114
23	119

1

10 h 30 : seul, immobile, il guette. Sans surprise, la barre ressurgit. Pour la quatrième fois, lentement, il se lève puis marche autour du bureau en expirant à fond. Habituellement, grâce à cette technique, l'étau se desserre peu à peu. Mais ce matin, il a beau tenter de l'ama-douer, l'expulser en douceur, la douleur se dérobe quelques instants pour mieux le poignarder ensuite.

Il voulait achever l'écriture d'une nouvelle fantastique, *Fissures*, mais il ne parvient plus à penser, à respirer, et encore moins à écrire. Du 220 volts lui cisaille la poitrine.

14 h : Louis n'a rien avalé. Impossible de s'en libérer, la douleur l'engloutit. Il appelle les urgences, puis Tina.

14 h 15 : les pompiers n'ont pas lambiné. À peine le temps de l'aus-culter qu'ils le chargent sur un brancard. Sa femme arrive au moment où le camion démarre. Sirène hurlante, on grille les feux rouges, contourne des barrages, grimpe sur les trottoirs. Louis serre les dents et ferme les yeux. À chaque secousse une barre de cent kilos lui écrase la poitrine, lui tranche le thorax, lui écrabouille le cœur, l'asphyxie. Le supplice ne s'arrête qu'avec le camion.

On le transporte sur des roulettes. On le verse sur un lit. Deux infirmières s'affairent : « On va s'occuper de vous », puis disparaissent. La douleur occupe tout l'espace.

Tina l'a rejoint. Une infirmière lui administre des antalgiques. La souffrance diminue. Le cardiologue lui fait passer une IRM.

— C'est bien ce que je craignais. Il s'agit probablement d'une dis-section de l'aorte, leur annonce le spécialiste quelques minutes plus tard.

Louis ne saisit pas ce que ces termes recouvrent, mais le toubib poursuit :

— Il faut vous opérer tout de suite, seulement le dimanche soir pour trouver un chirurgien... J'ai contacté les hôpitaux. J'attends des réponses. ... Vous voulez prévenir quelqu'un ?

— Euh, mes enfants, mais je ne veux pas les inquiéter. Je les appellerai demain après l'opération.

Le médecin se tait, hésite un court instant, tourne les talons, puis revient finalement vers Tina. Il l'entraîne vers le couloir et chuchote quelques mots.

Elle hoche la tête, s'approche de Louis, fourrage dans son sac et tend son téléphone :

— Il pense qu'il vaudrait mieux que tu les appelles maintenant, dit-elle, regard fuyant.

— Bon d'accord... Je comprends...

Louis s'empare du téléphone. Tina prétexte un besoin pressant pour s'échapper. C'est peut-être la dernière fois qu'il entendra leurs voix. Mentalement, il formule ce qu'il peut dévoiler à ses deux enfants. Les conversations sont brèves. Il raccroche sans leur dire combien il les aime. Il ne le leur a jamais dit vraiment. Dans la famille, la tendresse s'enrobe toujours d'une plaisanterie, une sorte d'héritage culturel, une douceur épicée, du miel avec une pointe d'harissa. S'il avait fait preuve d'une quelconque impudeur, ils en auraient certainement déduit qu'il ne s'agit pas d'un simple examen.

Mourra-t-il sans le leur avoir jamais exprimé ? Il aurait dû rédiger un testament plutôt que ce recueil de nouvelles. S'il meurt, où vont-ils l'enterrer ? Ses grands-parents sont inhumés de l'autre côté de la Méditerranée, et le peu de famille décédée ici, leurs tombes éparpillées sur tout le territoire...

Il n'a pas le loisir de penser plus longuement à ce qu'il adviendra de sa dépouille. La douleur couvait. La barre lui retombe dessus, lui explose la cage thoracique, l'étouffe. Il grimace. Tina accourt. Il ne peut pas parler.

18 h : Tina l'embrasse, lui lâche la main. On va l'opérer. Des ambulanciers le déposent sur un nouveau brancard. Les néons du couloir défilent au-dessus de lui. Où l'emmènent-ils? Dehors la nuit est tombée. On le glisse dans un camion. À l'intérieur, deux ombres assises scrutent un écran dans une lueur bleutée. Le médecin lui branche un appareil. Il présente sa stagiaire. « On suit les battements de votre cœur », lui explique le docteur. Il s'en fiche. La douleur couvre tout : les voix, la sirène, et même les secousses.

Le trajet terminé, on l'évacue en courant. Enfin, eux courent ! Lui roule, allongé sur la civière. Au plafond, d'autres gros néons ronds éclairent un vaste couloir. Un parking souterrain? ... Des voix résonnent derrière lui. Devant, il ne voit pas. On le propulse dans une salle. On le réinstalle. Des portes se ferment.

L'encolure d'une blouse verte, un visage se penche :

— Je suis le docteur Sassar, chirurgien. Vous avez de la chance, on allait partir.

Il énumère les noms de ses assistants en terminant par l'anesthésiste.

— C'est lui qui va vous endormir, dit-il.

— J'espère surtout que vous n'oubliez pas de me réveiller, répond Louis.

Sa phrase à peine prononcée, plus rien...

Est-il mort ou vivant? Au paradis, en enfer, ou au purgatoire? Un mort peut-il penser? Un filet de lumière ondoie sur ses paupières. Louis entrouvre un œil avec précaution. Trois petites lucarnes éclairent à peine les alentours. Son corps semble étendu sur un lit. De longs tentacules ont poussé sur ses bras et une pieuvre sans visage apparaît, immobile, dans le noir. Un mort peut-il rêver? Louis remue timidement une jambe et perçoit le froissement des draps. Une première pensée surgit alors : Ils ont réussi, ces cons...

Il n'avait pas décidé de mourir, simplement apprivoisé cette idée. Il se trouve satisfait certes, mais aussi décontenancé, un peu comme un footballeur qui se croyait hors-jeu et voit son but validé par l'arbitre.

La balle au centre et le jeu continue...

Trois jours en réanimation, trois jours sans bouger, et il se sent toujours fatigué, comme s'il avait joué d'interminables prolongations, lorsqu'on le conduit dans un autre service.

Il partage la chambre avec un nouvel arrivant. Celui-ci est né un trente novembre, le même jour que lui. Le docteur Sassar passe régulièrement. Ce chirurgien qui lui a redonné vie est, comme sa mère, du vingt-trois novembre. Monique, la mère de ses enfants, est du dix-huit octobre, date anniversaire de leur atterrissage à l'aéroport de Lyon.

Ces étranges coïncidences ont-elles une signification ? Le titre de sa nouvelle « Fissures » recèle-t-il une prémonition ?

Nuit et jour alité, le corps enchaîné au perfuseur, son esprit, lui, s'évade régulièrement, flotte dans les airs, comme en lévitation.

Cette torpeur a perduré tout le temps où il a végété dans cette chambre, puis dans le centre de réadaptation et il a parfois encore l'impression de se retrouver exactement dans ce même état, à la fois soulagé et déconcerté.

On l'a donc envoyé dans un centre de réadaptation fonctionnelle. Marches, petits exercices de gymnastique douce et conseils de diététique se succèdent quotidiennement, entrecoupés de longues heures d'oisiveté jusqu'au moment des repas.

Louis déjeune toujours à la même table avec deux hommes. D'ailleurs, mis à part le personnel, il y a peu de femmes ici. À croire qu'elles ont le cœur moins fragile que les hommes ! À l'étage du dessous, réservé aux personnes souffrant de troubles moteurs ou cérébraux, les femmes sont un peu plus nombreuses, mais dans le réfectoire commun, on est loin d'atteindre la parité.

La nourriture est de bonne qualité, mais Louis demeure étranger à ces conversations où des patients exposent leurs maladies et leurs opérations, à la manière dont d'anciens combattants détailleraient une bataille victorieuse. Si certains le pouvaient, ils afficheraient leurs états de santé comme des tableaux d'honneur et leurs estafilades comme des croix de guerre.

En quoi ces cicatrices constitueraient-elles une sorte d'acte de bravoure? Peut-être, la preuve qu'ils ont échappé à la mort, ou bien celle qu'ils se différencient de leurs semblables?

Il lit, très peu, et regarde la télé, beaucoup. Loin de l'agitation qui règne sur son écran où défilent en boucles sur toutes les chaînes d'information, des manifestants pacifiques, des casseurs cagoulés, des vitrines éclatées, des voitures incendiées et des pavés balancés sur des CRS en mouvement, il découvre l'inactivité.

Son cahier de mots croisés reste fermé sur la table de chevet. Il pense parfois à la chute de sa nouvelle, Fissures, mais s'avère incapable de reprendre un stylo.

Cet après-midi, son ami Vincent lui a demandé :

— Ça te fait quoi d'avoir frôlé la mort?

La question l'a surpris.

— Ça fatigue, finit-il par lâcher...

Heureusement, les visites de Tina, de son frère, et de quelques amis le raccrochent au réel. En dehors de ces moments, poussé par des courants invisibles dont il perçoit à peine de minuscules bulles de mémoire en surface, son esprit dérive entre rêveries et souvenirs, comme un rafirot abandonné ondulant tranquillement sur la crête des vagues, sans souci aucun pour le filin qui l'amarre.

Louis a une excellente mémoire, mais parfois les souvenirs, les rêves et les cauchemars s'entremêlent.

Une nuit, alors qu'il dormait dans le grand lit collé tout contre sa mère, son père entra en tenue de soldat. Il avait été « rappelé » par l'armée, selon l'expression consacrée, et revenait en permission. Il l'enveloppa de ses bras et le déposa délicatement dans son lit d'enfant. Louis avait souri, refermé les yeux, puis s'était paisiblement rendormi. Il devait avoir environ trois ans.

Le premier sourire dont il se souvient, mais peut-être l'a-t-il imaginé?

Il se rappelle aussi très bien la première fois où il entendit prononcer le mot « européen ». Dans la boutique, à la radio, Bourvil chantait Salade de fruits. Son père avait désigné un sac de riz et l'épicier noir avait répété en riant : « du 'iz pou' les eu'opéens ».

En quittant le magasin, Louis avait demandé à son père : « Ça veut dire quoi, Papa, européen ? »

C'est dans ces circonstances que Louis prit conscience d'appartenir à une communauté qu'on appelait « pieds-noirs ». Pour quelle raison ? Son père l'ignorait. Ils n'avaient pas les pieds plus noirs que le corps, ni plus sales que les autres...

Les Français de la métropole désignaient ainsi tous les Européens nés de ce côté-ci de la Méditerranée, en fait un joyeux mélange de nationalités : espagnols, italiens, français, maltais, pour ne citer que les plus importantes. En contrepartie, les pieds-noirs avaient inventé un langage, le pataouète, et affublaient les métropolitains du sobriquet « patos », signifiant « canards » en espagnol.

Les Noirs, pas très nombreux alors, ne faisaient aucune distinction entre Européens. Mais non pas deux, mais trois communautés : Arabes, pieds-noirs, et patos, coexistaient sur ce territoire.

Des souvenirs comme ceux-là, plus ou moins nets, comme si on les observait dans des eaux troubles à travers un masque de plongée, Louis en garde de très nombreux. Difficile de faire la part des choses dans cet écheveau, d'autant que ses parents prenaient peu de photos, et sa mère jetait toutes celles qui pour différents motifs ne lui convenaient pas.

Seule sa grand-mère paternelle en conservait quelques-unes, mais avec le temps et les nombreux déménagements, elles s'étaient éparpillées, perdues ou déchirées. Et cette grand-mère, disparue, n'était plus là pour les commenter ou lui conter des histoires.

S'il était mort, où l'aurait-on enterré ? Cette interrogation, à la manière d'essuie-glaces sur un pare-brise poussiéreux, balaye sans cesse ses pensées. Certains se font incinérer comme s'ils ne voulaient

laisser aucune trace derrière eux. Cette volonté lui paraît pour le moins étrange.

Depuis l'enfance, l'idée de la mort infuse en lui, peut-être parce qu'on l'a mis au monde pendant ce qu'on nommait alors : « les événements ».

Pourquoi sa mère s'est-elle peu à peu noyée dans la psychose ? Est-ce pour cela ou à cause des décès de son frère et de Giorgio que son père s'est enfermé dans la solitude ?

Rassemblées, les informations recueillies lors de son voyage là-bas formaient une sorte de puzzle incomplet. Plus de trente ans après, ces résurgences le troublent...

2

Louis pourrait de tête en dessiner les contours : la maison de sa grand-mère qui abritait aussi ses deux oncles, et celle de ses parents étaient bâties sur le même terrain, distantes seulement d'une quinzaine de mètres.

Grand-Mère était veuve. Elle avait eu quatre enfants, dont l'aîné, prénommé Michel, avait quitté le domicile familial et venait régulièrement dans une jolie Dauphine rouge. Il était toujours bien peigné, lissait ses cheveux avec de la gomina, et sentait bon l'eau de toilette. Grand-Mère le surnommait « Mimiche » ce qui semblait profondément l'agacer.

Il ne s'éternisait pas chez elle, préférant boire le café avec Maman à la maison, et offrait souvent des bonbons ou des petites voitures à Louis et son frère Jojo. Louis les entendait chuchoter dans la cuisine, et devinait que Michel et Maman échangeaient quelques secrets. Michel était coiffeur. Tous les deux ou trois mois, il sortait d'une mallette un peigne et une paire de ciseaux qu'il agitait devant les enfants avant de s'exclamer : « Par qui je commence ? », puis « Reste sage, ne bouge pas, sinon je vais te couper les oreilles ! » Avant de partir, il saluait Papa sans s'attarder dans le garage, comme s'il craignait de déranger.

En dehors de la maison, au stade par exemple, Louis l'avait maintes fois constaté, Michel était différent, capable d'applaudir, sauter, hurler, brailler sans retenue. Le pire, c'était avec Papa pour encourager leur ami Giorgio lors des compétitions de moto-cross. À chaque tour de piste, Louis tremblait davantage, et à chaque tour Tonton Michel montait d'un ton dans ses encouragements.

Avant la mi-course, sa voix couvrait le bruit des moteurs, et à la fin, il n'en avait plus.

L'oncle Manou, le plus vieux des quatre frères, exerçait le métier de comptable chez un tailleur. Il revêtait toujours d'élégants costumes qui contrastaient étonnamment avec les salopettes bleues de ses deux cadets. Depuis peu, Louis avait appris qu'il porte à droite, comme son oncle lui en révéla la signification : porte à droite ou en abréviation PAD, veut dire testicules à droite, PAG testicules à gauche. Voilà une chose que Louis avait retenue, parce qu'on ne sait jamais, ça pourrait lui servir un jour. De temps en temps, Manou se joignait à son patron, monsieur Benaïm, et Alphonse, un ami à eux, pour aller voir Giorgio.

L'été, son panama beige et ses lunettes de soleil lui donnaient l'allure encore plus chic d'un acteur américain ! On le voyait parfois accompagné d'une jeune femme qui ne s'aventurerait jamais au-delà du portail. Quand il s'absentait, pas question de pénétrer dans sa chambre dont une bibliothèque remplie d'un tas de livres et de disques garnissait tout un pan de mur. Mémé, dotée d'une autorité naturelle qui ne souffrait pas la contestation, en interdisait totalement l'accès. L'interdisait-elle aussi aux jolies amies de Tonton Manou ?

Jeannot, le cadet, marchait dans les traces de son père : il suivait une formation de charpentier. Lorsqu'il n'allait pas à l'école, il bricolait au jardin ou fabriquait des pièges à mouches pour la pêche. Une énorme chambre à air servait de bouée aux enfants, et parfois Louis et son frère allaient avec lui nager entre les rochers.

Lorsque Jeannot carrela le poulailler, scia des planches et construisit des dortoirs et des nids pour les poules, Louis ne l'avait pas quitté pas des yeux. Un poulailler si propre qu'on osait à peine poser le bout de ses semelles pour ramasser les œufs. Tout juste si l'on ne devait pas mettre des patins ! Et puis, Jeannot était, en plus, un pro pour confectionner des scoubidoues, lui coller des décalcomanies sur les bras ou capturer des cigales...

Le père de Louis était mécanicien. Juste en dessous de la maison, sur la façade de grandes lettres noires indiquaient : « GARAGE MIREMONT ».

Le garage était encombré de gros camions, des Dodge pour la plupart, et de véhicules de toutes marques. Parmi les voitures, celle de Jean-Christian-Michel, une 203 décapotable jaune avec la clarinette posée près de la lunette arrière, intriguait particulièrement Louis. Mais les moteurs de camion accrochés au palan du garage l'impressionnaient davantage encore.

Certains chauffeurs traversaient le Sahara et emportaient avec eux de gigantesques jerricans de carburant. Ils ne reviendraient pas avant longtemps. Alors, le matin, ils prenaient volontiers le temps de boire un café, ou en soirée de faire une partie de boules autour d'une bière avec son père et ses deux ouvriers.

Monsieur Meyer, marchand de cochons, s'arrêtait régulièrement. Il arrivait avec sa cargaison de bestiaux grognants qui répandaient sur tout le quartier une caractéristique odeur de porcs. Il prétendait connaître le morceau du cochon interdit à la consommation des musulmans : la ficelle du saucisson !

Ahmed, le chauffeur de taxi, aimait bien plaisanter lui aussi, et s'il ne mangeait jamais de porc, il ne rechignait pas à prendre une anisette avant de repartir au volant de sa 403 qu'il astiquait avec grand soin comme s'il s'agissait d'un collier de pierres précieuses.

Lorsque plus tard il accompagna la famille à l'aéroport, il pleurait à chaudes larmes et refusa que Papa paye la course...

Parfois, sur la route, devant l'entrée du garage, on entendait rouler la carriole de « Doudou-grosse-tête », un jeune adolescent qui dévalait la pente sur un genre de karting sans moteur. Avait-il une plus grosse tête que la normale ? Était-ce une raison suffisante pour lui lancer des pierres comme la ribambelle d'enfants qui le poursuivaient sans cesse en criant « Doudou-grosse-tête ! Doudou-grosse-tête »...

En face habitait un jeune couple, dont le monsieur saluait toujours Louis d'un « Bonjour, bébé Cadum », sans doute à cause de sa houppette sur le front. Jusqu'à quatre ou cinq ans, cette

comparaison avec le bébé de la publicité l'amusait. Mais après, Louis trouva ça moins drôle...

Louis observait souvent son père, Kader le mécanicien et Kiki l'apprenti travailler. Papa n'aimait pas le voir vagabonder dans l'atelier, surtout depuis que Louis s'était brûlé à la jambe gauche en se cognant sur un moteur en réparation. Il tolérait cependant sa présence dans les parties du garage qu'il jugeait sans danger.

Kiki et Kader arrivaient à vélo, et Louis adorait le moment où après le repas de midi, son père sortait sa bicyclette pour la course. Ils enfourchaient tous trois leurs machines, chargeaient sur le cadre Louis et Jojo, son petit frère, et c'était parti pour trois tours de jardin sous le regard inquiet de Maman.

Du plus loin qu'il se souvienne, Maman était angoissée. S'il devait choisir un seul adjectif pour la définir, Louis n'hésiterait pas : angoissée est sans conteste celui qui lui convient le mieux. Par exemple, il ne fallait jamais lâcher la main de Maman quand on traversait la route, même pour rendre visite aux voisins, et même s'il n'y avait aucune voiture à l'horizon. Louis comprit instinctivement ce principe de base à l'instant où sa mère lui administra une gifle.

Elle l'avait emmené au magasin de chaussures pour lui acheter des sandalettes. Louis abhorrait les sandalettes. Il aurait préféré des chaussures fermées qu'il lui montra du doigt dans la vitrine. Elles étaient accrochées à un présentoir blanc à petits trous. Mais quand Maman avait une idée dans la tête, difficile de lui faire changer d'avis... À l'intérieur, elle opta donc pour une paire de sandalettes blanches avec une empeigne à petits trous tandis que la radio en sourdine passait une chanson de Gainsbourg : *Le poinçonneur des Lilas*.

« Des petits trous, des petits trous, toujours des petits trous »... Longtemps, Louis détesta Gainsbourg!...

Ensuite, ils étaient allés chez les moutchous, deux épiciers en sarouels qui vendaient, entre autres, une excellente « caca de cheval » que Maman lui offrit sans qu'il lui eût demandé. Pourquoi les adultes nommaient-ils ainsi cette confiserie orientale

qu'on trouve aujourd'hui en France sous l'appellation halva ? Louis ne le saura jamais.

Il l'entend le matin quand Papa le conduisait à l'école : « Attention sur la route ! ... Et toi, attention à la récréation ! » Toujours les mêmes mots et en toutes occasions, dès qu'ils s'éloignaient d'elle, que ce soit pour assister à un match de foot ou pour admirer Giorgio en compétition de moto-cross.

Il la revoit le front plissé en train de rouler le couscous avec Aïcha, la voisine, sur la table en formica bleue de la cuisine. « A-t-on assez mouillé ? A-t-on assez salé ? ». Ou bien « Y a-t-il assez de viande ou de légumes ? »

Était-ce dû au fait qu'elle n'avait pour ainsi dire pas connu sa mère, ou présentait-elle déjà les malheurs qui se produiraient bientôt ?

Entre les deux villas, s'étirait, longiligne, un palmier verdoyant. À droite près des portails, l'été explosait les hortensias, et en octobre l'odeur sucrée des mandarines mêlée au parfum des rosiers en fleurs embaumait ce coin du jardin.

Derrière, les mimosas masquaient la maison des voisins, et illuminaient, l'hiver, le poulailler qui les jouxte. De l'autre côté, juste sous la porte arrière de la villa de Grand-Mère se trouvait la niche d'Hector, un adorable berger allemand, qui acceptait sans trop broncher de tenir le rôle du cheval quand Louis se prenait pour Geronimo.

Deux figuiers, aux fruits succulents dont Louis et son frère raffolaient, avoisinaient un large terrain de boules où leur père, ses frères et leurs amis plaisantaient en jouant, ainsi qu'un carré de tomates dans lesquelles les sauterelles sautillaient gaiement. Une grosse mante religieuse, aussi fascinante qu'effrayante, y avait élu domicile.

Louis passait aussi de bons moments au volant d'une vieille 2CV sans moteur, fier de conduire sa grand-mère sous le chant des cigales parfois couvert par le crépitement des mitraillettes ou des « youyou » qui montaient du ravin...



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

François Ruiz
Des îlots d'Atlantide

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock, collection de l'auteur

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr